

GACETA MÉDICA

DE MEXICO.

PERIÓDICO DE LA SECCION MÉDICA DE LA COMISION CIENTÍFICA.

Se reciben suscripciones en México, en la casa del Sr. D. Luis Hidalgo Carpio, calle de los Bajos de Porta-Coeli núm. 1, y en la alacena de D. Antonio de la Torre.

En los Departamentos, en la casa de los Sres. correspondientes de "La Gaceta Médica."

La suscripcion es de 25 centavos por entrega y el pago se hará al recibirla el suscriptor.

La insercion de avisos se convendrá en el despacho de "La Sociedad," calle de los Bajos de San Agustín número 1.

SUMARIO.

Note pour servir à l'histoire de l'Ipéca, par M. Tourainne.—¿Cuál es, en los hospitales de México, la gravedad de la desarticulación escapulo-humeral?, etc., por el Sr. Hidalgo Carpio.—Observaciones de una herida de arma de fuego, situada en el muslo izquierdo, complicada con fractura comminuta del fémur; desarticulación coxo-femoral á los 180 días y muerto á los 359, por el Sr. Villagran.

MATIÈRE MEDICALE.

NOTE POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'IPECA.

Vous savez, MM., que la principale propriété physiologique de la poudre d'ipéca, ingérée dans l'estomac est de produire une irritation violente, qui est rapidement suivie de vomissements plus ou moins répétés suivant l'irritabilité individuelle. Telle est la règle générale chez la plupart de ceux qui prennent une certaine dose de poudre d'ipéca. Mais il en est d'autres, en très petit nombre, il est vrai, chez lesquels elle produit des phénomènes très différents: je veux parler des accès d'asthme souvent très-violents que cette poudre détermine chez certaines personnes, soit qu'elle ait été mise en contact avec l'estomac, soit qu'elle ait été répandue dans l'air même en très petite quantité.

On trouve plusieurs cas de ce genre disséminés dans les auteurs; mais n'ayant pu faire de recherches à ce sujet et ne voulant pas faire une étude spéciale sur l'Ipéca, je me contenterai de vous raconter le fait dont j'ai été plus d'une fois la victime.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette observation, c'est que je n'ai pas toujours subi l'influence asthmique de l'ipéca. Etant enfant, on m'a donné de l'ipéca, j'ai vomi sans accès d'asthme; à la fin de 1856, étant en Corse, j'eus un accès de fièvre avec embarras gastrique; je pris de l'ipeca qui produisit son effet habituel, sans accès d'asthme.

Je continue à relater les suites de cet accès de fièvre parce que l'on verra, comment je fus amené à prendre les premiers accès d'asthme pour de l'intermittence paludéenne.

Je m'embarquai pour l'Afrique au commencement de l'été 1857 et le lendemain de mon arrivée à Philippeville, je contractai une névralgie dentaire, névralgie avec douleurs continues, mais qui augmentaient d'intensité surtout aux approches de la nuit. Je crus qu'un reste de dent cariée était cause de cette névralgie, et à peine arrivé à Constantine, je m'empresse de faire disparaître cette cause prétendue de souffrance. La plaie fournit une grande quantité de sang, la douleur disparut, je me crus guéri; mais le soir, la névralgie revient avec plus de violence que jamais; le contact d'un corps chaud, même tiède, augmentait la douleur d'une manière incroyable. Je sondai mes dents les unes après les autres, je les percutai, aucune n'était sensible. Je pensai alors que j'avais affaire à une névralgie intermittente. En conservant dans ma bouche de l'eau froide que la douleur sans cesse renaissante me forçait de renouveler souvent, je finis par m'endormir. Quand je me réveillai la névralgie avait disparu. Mais le lendemain, vers trois heures de l'après midi, je commençai à sentir quelques élancements du côté malade, j'avais déjà remarqué l'intermittence, je pris une dose de quinine; l'accès névralgique fut à peu près nul. Je continuai le quinine pendant quelques jours et la névralgie disparut pour ne plus revenir. Deux mois après, je partais pour Sétif me croyant bien guéri et supportant facilement les ardentes chaleurs de l'été. Que s'est-il passé dans mon organisme? Je ne puis l'expliquer. Voici le fait: le premier jour que je fis ma visite, je fus pris d'un accès d'asthme très-violent; cet accès dura près d'un quart d'heure; le lendemain à la même heure, même accès de même durée. Je faisais chaque jour ma visite à 8h. précises et pendant que les malades se rassemblaient, je tirais des cantines régimentaires les médicaments dont je croyais avoir besoin. Ces cantines venaient de m'être remises par mon prédécesseur. Imbu des idées d'intermittence, d'élément palustre, ayant déjà eu la fièvre en Corse, une névralgie intermittente en Afrique, n'ayant jamais eu d'accès d'asthme en manipulant l'ipéca, je crois que le Protée paludéen m'avait repris sous une nouvelle forme. Je dévorai en deux jours tant de sulfate de quinine, que j'en devins presque sourd, et cependant, les accès ne manquaient jamais de revenir à la même heure et avec la même intensité. Je commençais à douter de l'efficacité du sulfate de quinine, quand un matin, ayant besoin de linge, et voulant constater l'état de ma provision de réserve, je vois quelques compresses couvertes d'une poudre grise que je prends pour de la poussière de la route, qui se serait introduite dans les cantines; le régiment venait de faire une colonne en Kabylie. Je secoue les compresses, et je sens immédiatement une forte odeur toute particulière, odeur que les jours précédents, j'avais faiblement perçue, mais sans y faire la moindre attention. Je continuai à secouer la prétendue poussière qui salissait les compresses, et je trouvai enfin un flacon brisé, à moitié rempli de poudre

d'ipéca, et je ne hésitai pas à le regarder comme l'auteur de tous mes maux. Car en le sentant, je perçus le même odeur que j'avais perçues les jours précédents, avant l'arrivée de chaque accès, mais elle était beaucoup plus forte. Mes manipulations ne durèrent pas longs-temps, et un accès d'asthme ne tarda pas à me surprendre avec plus de violence que jamais, malgré son intensité, sa durée fut la même que les jours précédents. Je fus dès lors convaincu que la poudre d'ipéca était la cause unique des accès d'asthme qui m'attaquaient depuis plusieurs jours. Chaque accès était précédé d'une constriction de la trachée, d'un sentiment de compression de la poitrine. Il était suivi d'une abondante expectoration muqueuse, épaisse, limpide et très transparente; cette matière, à l'œil nu, ne m'a jamais paru contenir un corps étranger quelconque; je n'ai pas fait d'observations avec le microscope, peut-être cet instrument m'aurait-il donné d'autres résultats.

A partir du moment où je trouvai le flacon d'ipéca brisé, je fis nettoyer exactement mes cantines, et surtout enfermer avec soin la poudre d'ipéca; alors mes accès disparurent sans aucune espèce de traitement. Et cependant j'avais abusé sinon pour les guérir du moins pour les calmer, du quinine, de l'Ether, du chloroforme, des sinapismes sur le dos et sur la poitrine, tout cela sans le moindre soulagement, sans diminuer ni la violence, ni la durée de l'accès.

Depuis cette époque, j'ai toujours senti l'odeur de la poudre d'ipéca, et je ne puis entrer dans une pharmacie où l'on a pesé même une quantité minime de cette substance, sans en ressentir les effets. Mais tout se borne à un légère constriction de la trachée, à l'expectoration de quelques crachats; mais toujours sans accès d'asthme.

Je n'ai su que beaucoup plus tard que la poudre d'ipéca, soit qu'elle fût au contact avec la muqueuse pulmonaire, soit avec la muqueuse stomacale produisait inévitablement chez moi un accès d'asthme de même violence et de même durée.

Voici à quelle occasion j'ai pu constater ce fait.

J'étais au mois de Juillet 1862, au camp de la Tejería chargé du service sanitaire. Quelques jours après mon arrivée, je contractai une dysenterie qui dès le début, se manifesta avec des symptômes très-violents. Le 1.^{er} jour de la maladie, je pris un purgatif salin, à faible dose. Le 3.^e jour je demandai conseil à mon ami Schutzenberger qui venait d'arriver d'Orizava. Il voulut me prescrire un mélange de calomel et de poudre d'ipéca. Je me récriai vivement contre ce mélange, en lui disant qu'il me donnait de l'ipéca, il allait me jeter dans l'état le plus déplorable. J'avais déjà les pressentiments de l'action physiologique du médicament. Mais soit que mon ami pensât que je redoutais beaucoup trop les vomissements, soit qu'il crût que l'ipéca

était absolument nécessaire pour combattre la maladie qui venait de m'attaquer, toujours est-il qu'il me fit avaler une certaine quantité de calomel et d'ipéca mélangés avec du miel. J'avais donc avalé la pilule, l'effet ne s'en fit pas attendre. Au bout de cinq minutes au plus je commençai à sentir une compression dans toute la poitrine, et surtout le long de la trachée, je n'eus que le temps de dire à mon ami: Malheureux, vous m'avez donné de l'ipéca. Alors, tout d'un coup, la respiration s'accéléra, devient d'autant plus profonde qu'elle est plus rapide; je ne pouvais faire qu'une chose, respirer et respirer le plus vite et le plus largement possible, mais sans aucune souffrance, sans aucune angoisse, sans la nécessité absolue de prendre une position déterminée; tout se résumait dans la besoin impérieux de respirer sans cesse avec la plus grande rapidité possible; je n'avais pas le temps de pousser un cri, pas même un soupir. Cet état parut cependant assez grave à mon ami, car son visage, à chaque instant, passait du blanc au rouge; il croyait, sans doute m'avoir empoisonné et que j'allais mourir entre ses mains, il courait tout effaré dans le camp pour me chercher des médicaments; il me fit respirer de l'éther, du chloroforme, mais sans pouvoir m'apporter aucun soulagement; la vitesse de la respiration m'empêchant de parler, avec les mains je lui faisais signe de se calmer; mais soit que mes signes ne fussent pas assez expressifs, soit que sa préoccupation ne lui permit pas d'y faire attention, il ne me comprit pas. Son état d'inquiétude me faisait pitié et je ne pouvais le rassurer. En fin, voyant que ma situation restait toujours la même, et que je le forçais à rester auprès de moi pour l'empêcher de courir dans le camp me chercher un remède inutile (il faisait alors une chaleur étouffante), le calme lui revint et moi-même, au bout d'un quart d'heure, je commençai à jouir d'un peu de répit. La respiration diminua de fréquence très-rapidement; j'expectorai une grande quantité de mucosités limpides et transparentes, et la respiration redevint normale avec autant de promptitude qu'elle était devenue irrégulière.

Cet accès n'influa en rien sur la marche de la dysenterie qui continua son cours. Le lendemain je partis pour la Vera-Cruz. Divers traitements furent tentés, mais tous sans le moindre succès. Mr. Ganthelme, médecin principal de la marine, qui me prodiguait ses soins avec la plus grande complaisance et le plus grande affabilité me dit un beau matin, que dans l'état où je me trouvais, il ne me restait qu'une seule chance de salut, c'était de prendre de l'ipéca, suivant la méthode brésilienne. J'avais beaucoup de confiance dans l'expérience de Mr. Ganthelme qui avait long-temps exercé la médecine dans les pays chauds, je lui avais raconté mon aventure de la Téjeria, j'étais sans inquiétude, mais assez embarrassé sur ce que j'allais lui dire. Je lui répondis cependant qu'il m'était impossible de prendre de l'ipéca sous n'importe quelle forme, que ma susceptibilité était tellement grande,

que je ne pouvais prendre la moindre quantité de cette substance, sans avoir des accès d'asthme épouvantables ; mais il insista avec tant d'énergie sur la nécessité de sa médication, que ne voulant pas le contrarier, je capitulai. Il fut convenu, qu'à titre d'essai, je prendrais une faible dose d'ipéca, afin qu'il pût juger par lui même, si mon idiosyncrasie, me permettait de subir la médication qu'il me proposait avec tant d'ardeur et de confiance. Vers trois heures de l'après-midi, je pris une toute petite pilule qui devait contenir 5 cent. de poudre d'ipéca. Soit que l'état saburral, soit que l'affaissement causé par la maladie, soit enfin que la forme sous lequel le médicament était préparé, retardassent l'absorption de l'ipéca, je ne ressentis les effets de l'asthme qu'un quart d'heure après avoir pris la pilule. Comme c'était convenu, j'envoyai chercher Mr. Ganthelme, en lui faisant annoncer que j'avais un accès d'asthme. Il s'empressa de venir suivant sa complaisance habituelle, sans perdre un instant. Mais l'éloignement de sa demeure de la mieme, fit qu'il arriva seulement pour constater la fin de l'accès qui se termina peu de temps après son arrivée. Cependant il était assez fort malgré la faible dose d'ipéca (5 cent.) pour que Mr. Ganthelme n'osât plus me proposer de recourir à la méthode brésilienne.

Cet accès ne se distingua des autres que par sa moindre intensité ; je pouvais prononcer quelques paroles entre coupées ; sa durée fut la même, et il se termina par una expectoration semblable à celle dont j'ai parlé plus haut, mais elle était peu abondante.

Que conclure de cette observation ? C'est que l'on rencontre des individus qui ont des idiosyncrasies toutes spéciales. Dans le cas dont il s'agit, l'habitude et la dose du médicament pourraient-elles amener la tolérance ? Je ne le pense pas, ce serait cependant un point à élucider. De plus il se passe dans l'organisme, certaines modifications intimes, que la science ne peut expliquer. Je pouvais prendre de l'ipéca il y a sept ans, il me faisait vomir ; comme se fait-il que depuis cette époque il me donne des accès d'asthme et ne provoque plus le vomissement ? Ce sont des problèmes qui touchent de trop près à l'essence vitale pour que la science puisse les résoudre d'une manière satisfaisante. Mais ne pourrait-on pas dans certains asthmes essentiels, dans l'angine de poitrine, tirer parti de cette action de la poudre d'ipéca sur la muqueuse pulmonaire, pour combattre ces affections si rebelles en substituant à la véritable maladie, l'irritation si rapide, si fugitive produite pour la poudre d'ipéca chez certains individus. C'est une question que je livre à toute l'attention des praticiens, et que je me propose d'étudier moi-même, dans toutes les occasions qui pourraient se présenter.

AUG. TOURAINE.